

MIREILLE
BARBIERI

À l'encre
violette

Voilà trois mois que j'observe cet objet sur le coin de mon grand bureau. Je n'arrive pas à le soustraire à mon regard, je n'arrive pas non plus à en prendre totalement possession. Parfois, je m'assois et je le regarde, simplement. Il me défie. Quand me déciderai-je à l'ouvrir? Plus tard, peut-être.

Je n'ai rien changé à ma vie. Je me rends chaque jour à ma boutique, je travaille consciencieusement, sans plaisir, par habitude. Mes amis du temps d'avant me rendent visite et nous causons du passé, nous rions même parfois à l'évocation d'un souvenir. Je reste fidèle à l'image qui m'a toujours collé à la peau et je ne cherche plus celle qu'un jour j'avais décidé de redessiner. Tout s'est figé en moi voilà déjà un an ou une éternité.

L'écheveau de ma vie se déroule, immuable, un fil toujours identique, de même couleur, sans surprise. Je ne tisse rien de tout ce qui m'arrive. C'est ainsi.

Lorsque Jean est parti, je n'ai pas été surprise, c'était dans l'ordre des choses. Je lui avais fermé les portes de ma vie avant même qu'elles ne s'ouvrent vraiment.

Un matin, il est venu. J'aurais alors voulu expliquer, lui dire avec clarté pourquoi je ne me sentais pas maître de mon destin. Trop difficile. Toujours ce vide en moi, cette incapacité à construire.

Avant que je n'émette un son, il s'était mis à parler :

– Je ne viens rien réclamer. Je pars. Je ne voulais pas que tu l'apprennes par hasard. Je vais en Italie. J'ai besoin de savoir ce qu'il y a de moi là-bas. Je ne sais pas très bien ce que je vais y chercher, ma mère sûrement, mon père peut-être. Je ne sais pas non plus combien de temps je vais y rester, ni si je reviendrai.

Toujours muette, je ne pouvais esquisser le moindre mouvement. Il serrait dans ses bras une mallette, il me la tendit et je ne parvins pas à m'en saisir. Il la déposa sur mon bureau.

– Prends Marthe, ce n'est ni un souvenir de moi, ni un gage, ni un cadeau. Il n'y a qu'à toi que je puisse la remettre. Tu en feras ce que tu voudras, elle t'appartient. Le jour où je l'ai retrouvée dans les affaires de ma mère, je me suis dit qu'elle était là pour toi qui prêtes vie aux choses du passé. C'était un vieil ami du pays qui la lui avait offerte. À l'intérieur, il y a un encrier vide, un porte-plume, une boîte de plumes Sergent-Major et quatre petits cahiers jaunis aux fines lignes. Ma mère y a longtemps conservé ses journaux intimes. Elle ne me les a jamais fait lire. Un jour, elle les a brûlés et n'a gardé que ces quatre cahiers vierges. Ce jour-là, elle m'avait demandé de venir et m'avait expliqué son geste.

« Tu sais tout ce qu'il y a à savoir sur mon passé et sur celui de ton père. Mes journaux, c'est une autre histoire, ils n'étaient pas destinés à être lus, je n'ai jamais été écrivain, j'ai seulement eu besoin, un jour, de me coucher sur le papier pour tenter une réconciliation avec moi-même. Cela ne concernait que moi. »

– Marthe, cette mallette est trop chargée d'émotion, elle cristallise à elle seule toute l'absence de ma mère, je ne peux pas la conserver. Je sais que tu as des milliers de mots qui se bousculent

en toi, des vies qui s'agitent derrière ton regard tranquille, si un jour tu décides de les libérer, je voudrais que ce soit sur ces cahiers. C'est à toi de décider.

Il s'était à nouveau rapproché de moi et après une caresse légère comme un souffle sur ma joue, il avait tourné les talons puis il était parti.

J'étais restée sans réaction, le regard au-delà de la vitrine, fixant sa silhouette longtemps encore après qu'elle eût disparu. Désormais le vide n'était plus seulement intérieur, il devenait tangible, une sensation physique du vide autour de moi.

Elle n'a rien d'exceptionnel mais elle ne ressemble pas non plus aux porte-documents ordinaires. Elle semble faite pour les longs voyages. Il fallait envisager de partir dans des contrées lointaines pour remplir une mallette d'encre et papier, sinon une simple écritoire eut fait l'affaire ! Oui, celui ou celle qui l'avait acquise avait sans doute choisi l'aventure.

Pensive, j'en caresse le couvercle, il est doux au toucher. Si je ferme les yeux, je peux déceler la moindre égratignure, des stries, marques de vie. Soudain, je me lève, je me précipite dans l'atelier. Je mets tout sens dessus dessous pour trouver une brosse aux poils souples et de la cire.

Je ne sais combien de temps je suis restée à nourrir, lustrer le cuir jusqu'à retrouver l'aspect flambant qu'il devait avoir aux premiers jours.

Les objets du passé ont quelque chose de rassurant. Ils ont traversé les âges, c'est peut-être pour cela qu'on s'y attache, on s'accroche à un brin d'éternité. Pourtant, ils disparaîtront certainement un jour, mais en attendant ils vivent. À eux seuls ils sont plusieurs vies, plusieurs pages du temps.

Je vais souvent flâner dans les brocantes. Je ne crois pas que ce soit par goût du passé ou par nostalgie. Par contre, il me plaît d'imaginer d'où viennent ces bibelots, outils, meubles. J'aime rêver ce qui s'est déroulé autour d'eux, amours, morts, naissances. Comment sont-ils passés de famille en famille avant d'arriver là pour attendre une énième vie ?

Ce n'est pas l'utile que je vais chercher dans ces vide-greniers, mais peut-être l'envie de croiser mon passé. Il n'y a rien en moi du collectionneur compulsif, je repars très souvent les mains vides. Les objets que j'emporte s'imposent toujours, ils me parlent de moi ou d'autres. Je sens des présences autour d'eux. Lorsque l'un d'entre eux accroche mon regard, je l'observe, je m'éloigne, je reviens, je tourne autour. En ai-je besoin ? Où le mettrais-je ? A-t-il sa place chez moi ? Pourquoi lui ? Pourquoi est-il là, était-